

***L'Ennemi de la Mort* ou la lutte contre le royaume des fièvres ***

*L'Ennemi de la Mort, the fight against the fevers' realm **

par Géraldine HETZEL **

Nous proposons ici une présentation de l'ouvrage de l'écrivain français Eugène Leroy (1836-1907, auteur du célèbre roman *Jacquou le Croquant*, 1899), *L'Ennemi de la Mort*, qui, paru en 1908 de manière posthume, a fait l'objet d'une adaptation télévisuelle en 1981.

L'intrigue

L'action se situe en 1820, dans la Double, région du Périgord, département de la Dordogne. Une fois sa formation achevée, le jeune médecin Daniel Charbonnière, issu d'une famille huguenote, revient chez lui, à la mort de son père, au domaine nommé "Le Désert". Il y retrouve sa vieille nourrice Sicarie, appelée "La Grande", et son compagnon Mériol, presque toujours muet. Les paysans des hameaux sont atteints, de manière chronique, de fièvres paludéennes, dont le Dr Charbonnière attribue l'origine aux marais. Comme son père, qui ne lui a légué que des dettes, ce médecin humaniste soigne gratuitement la population. Charbonnière est décidé à combattre les fièvres et cherche à se procurer de la quinine, mais surtout, il souhaite obtenir l'assèchement des étangs insalubres. Le médecin a la loi pour lui (il se réfère à un texte du 11 septembre 1793), mais se heurte, dans son projet de faire transformer les étangs en pâturages, au refus des propriétaires et à l'animosité des paysans, qui comptent sur une maigre ressource halieutique, une fois l'an. Dans sa pratique quotidienne, il est par ailleurs confronté au charlatanisme et aux superstitions. Influencés par les notables, les habitants le fuient, l'isolent et le persécutent.

L'homme le plus puissant des environs est le comte de Légé, un cousin anobli, qui s'est converti au catholicisme par opportunisme et vit au château avec sa fille Minna. Après qu'il l'a secourue à la suite d'une morsure de vipère, et un début d'amourette, Daniel rompt avec Minna de retour de Ribérac, constatant que c'est sous l'influence de son directeur de conscience, l'abbé de Bretout, que celle-ci ne lui a pas donné de nouvelles pendant plusieurs mois et que, par légèreté, elle ne lui a envoyé que très peu

* Séance d'avril 2016.

** 67, Grande rue, 10140 Vendevre-sur-Barse.

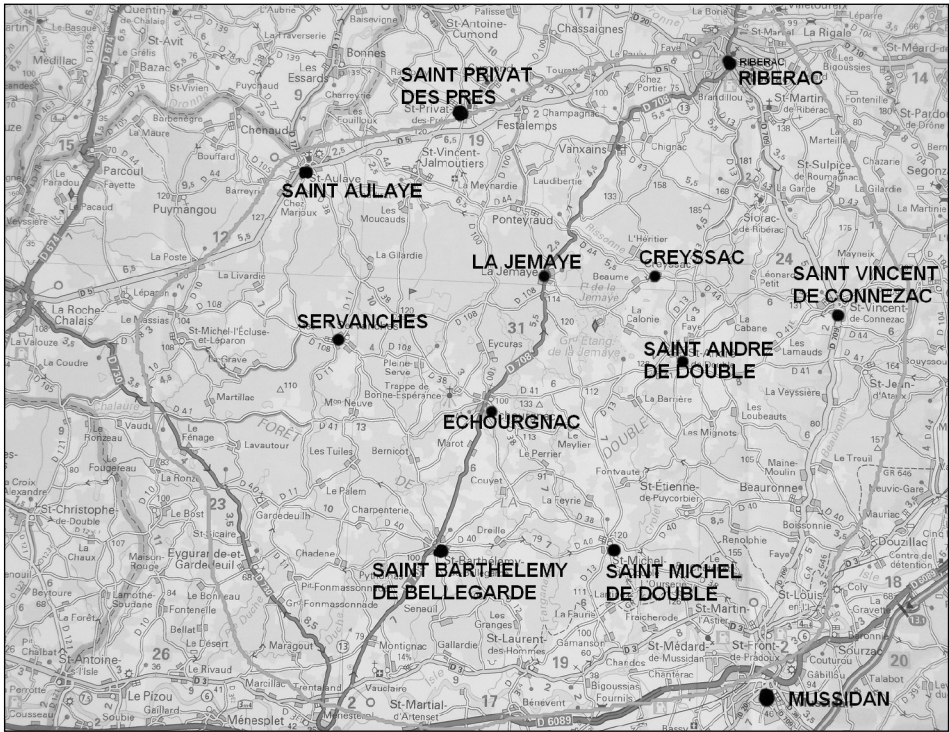
de quinine. Minna prend ombrage de ce que Charbonnière refuse de l'épouser et lui préfère Sylvia, une jeune fille sans éducation qu'il a guérie de la typhoïde. Dépitée, la cousine épouse le neveu de son directeur de conscience, et, malgré un accouchement difficile au cours duquel son cousin lui sauve une nouvelle fois la vie, elle n'hésite pas à le spolier. Dépouillé de ses meubles et de sa bibliothèque, Charbonnière part avec femme et enfant occuper une bergerie de sa propriété. Lors d'une foire, Daniel est roué de coups par la foule. Par la suite, sa nourrice Sicarie est assassinée, au cours d'une expédition punitive menée au Désert, par les paysans en butte à une mauvaise récolte et excités par le clergé. Perdant successivement ses enfants et sa femme, le docteur Charbonnière finit ses jours en ermite, après avoir lui-même creusé sa tombe pour épargner sa peine au fossoyeur.

L'image du médecin dans l'œuvre : un homme désintéressé

Le Roy dresse, en Daniel Charbonnière, le portrait d'un homme altruiste, ayant un rapport tout à fait désintéressé à l'argent. Ainsi, le docteur refuse de vendre le moulin situé sur ses terres afin de ne pas expulser les pauvres gens, ses serviteurs, qui y vivent. Charbonnière accepte de soigner les malades en échange d'une faible rétribution, voire sans honoraires du tout, à l'instar de son père, qui s'était ainsi endetté. Pour vivre, le médecin ne compte guère sur l'exercice de son métier : "quant au produit de sa lancette, (...) le docteur ne le mettait pas en ligne de compte pour la bonne raison qu'il était nul" (p. 138). Ses maigres revenus, toujours plus compromis au fil du récit, lui viennent de l'exploitation des terres et bois qu'il possède. À la fin du roman, à l'huissier choqué de voir le médecin vêtu comme un simple paysan, Charbonnière rétorque, comme s'il avait fait vœu de pauvreté : "à l'encontre de la foule, pour qui l'argent est un dieu, j'estime que la pauvreté contente est une bonne chose" (p. 262). Lorsqu'au début de leur relation, Daniel offre un bijou à sa cousine Minna, c'est en précisant : "cette bague n'a d'autre valeur que celle que lui donnera ma cousine" (p. 56). L'attitude de Charbonnière se heurte à l'incompréhension de ses contemporains lorsque, tout à la fin du récit, il refuse la chance qui lui est offerte d'accepter le legs de sa cousine repentie, qui a fait de lui son légataire universel. Le rapport à l'argent est même excessif dans le désintéressement ; l'abnégation semble presque malade, trait que Roger Vrigny, préfacier de l'édition de 1981 chez Calmann-Lévy, ne manque pas de relever.

Fidélité au serment d'Hippocrate

Charbonnière est absolument fidèle à la déontologie médicale. L'un des faits les plus saillants est qu'il accepte de venir secourir Minna en couches, alors que celle-ci, jalouse et aigrie, renchérit sur le harcèlement mené par les siens. Lorsque elle lui confie sa contrariété quant au fait d'avoir été délivrée par son cousin, celui-ci tient des propos propres à la soulager en énonçant une forme de secret médical, "ne pensez point à cela, car les médecins oublient tout". Au moment où se prépare l'expédition punitive contre le huguenot du Désert, l'auteur rappelle le dévouement du docteur Charbonnière : "dans cette cohue, il y avait bon nombre de gens soignés gratuitement par le docteur, et auxquels il avait fourni des remèdes : nul ne s'en souvenait" (p. 256). Ces soins gratuits, il les prodigue toujours, même une fois dépouillé de tous ses biens : "Quoique l'ingratitude des paysans lui fût pénible, quand d'aventure il était appelé chez un pauvre diable, le docteur, par pure humanité, se rendait près du malade" (p. 274). À aucun moment, le médecin ne se dérobe à son devoir ; il montre, en cela, une constance à toute épreuve.



Les lieux du roman (Carte de l'auteur).

Un libre-penseur anticonformiste

À cheval sur les principes et ferme dans ses convictions, Charbonnière l'est à tous égards. Il est huguenot, mais ne pratique pas la religion dans laquelle il a été élevé. On le perçoit libre-penseur. Lorsque sa cousine Minna lui demande pour quelle raison il ne se convertit pas au catholicisme, Charbonnière répond par cette pirouette : “faut-il quitter une religion qu'on ne pratique guère pour une autre qu'on ne pratiquera pas davantage ?” (p. 58). Cette sincérité contraste avec le double-langage, l'hypocrisie et l'opportunisme des notables, en particulier du cousin Légé, qui a construit sa fortune à force de reniements.

Au-delà du libre-penseur et de l'homme de convictions, le personnage créé par Eugène Le Roy est résolument anticonformiste ; son indifférence au mariage n'est que l'un des révélateurs de cet état d'esprit. Une première fois, Daniel refuse l'alliance proposée par sa riche cousine Minna, qui souhaite le faire profiter de son bien pour la bonne cause de la lutte contre les fièvres. Daniel a des scrupules concernant le mode de vie de Minna, certain qu'il est qu'elle ne saurait renoncer aux mondanités et au bien-être de la vie matérielle : “Minna préférera la ville à la campagne, y compris au château de Légé” (p. 114). Il récuse l'idée même du contrat que signifie le mariage entre deux êtres : “il me semblerait m'être vendu”, plaide-t-il (p. 115). Son refus du mariage procède d'un rejet profond des conventions religieuses : “je suis un mécréant d'origine huguenote” (p. 115) et, à propos de l'action du directeur de conscience de Minna “je ne supporterais

jamais que ma femme eût avec un autre, fût-il prêtre, des colloques secrets ; qu'elle lui fit des confidences intimes" (p. 115).

Daniel place ses sentiments et la force de son lien avec Sylvia au-dessus des conventions faisant intervenir peu ou prou des notables. Charbonnière est donc un partisan de l'union libre ; il n'attache aucune importance au mariage et l'envisage uniquement pour empêcher qu'on lui enlève Sylvia, qui est mineure. C'est par la bouche de Sylvia que Le Roy caractérise de manière encore plus parlante le point de vue de son héros - et sans doute le sien propre - lorsqu'il fait dire à la jeune fille : "on se mariait devant le soleil ou sous les étoiles, sans maire ni curé" (p. 151). Lorsque Daniel envisage son union prolongée avec Sylvia, il se fait la réflexion que "sans doute, ce ne serait pas une union selon le monde et la société (...), que lui importaient les convenances sociales et mondaines ?" (p. 156).

Comme l'exprime Roger Vrigny, Daniel "méprise l'argent et les honneurs, (...) il refuse l'échelle des valeurs établie par la société et n'a aucune considération pour les situations acquises (...) il veut substituer un nouvel ordre fondé sur l'amour et la tolérance, à celui qui existe, nourri par l'égoïsme et la superstition" (p. V). Daniel est un homme de progrès qui a même des élans féministes (p. 222). Il est mal à l'aise face au comportement de Sylvia qui l'adule et se présente comme sa servante : "ce mélange d'amour et de domesticité lui répugnait" (p. 155). À propos de doña Esteban, cette jeune Espagnole que son mari assassine en la faisant vivre dans la Double, Daniel fait le constat amer que "la femme doit suivre son mari" (p. 220). Charbonnière est d'ailleurs mal vu, et des autorités séculières, et des autorités religieuses protestantes, puisqu'à Saint-Aulaye, on le perçoit comme un renégat.

Un homme des Lumières et un amoureux de l'humanité

Le fatalisme inquiète le Dr Charbonnière : "L'obtusité de l'homme, faite de défiance et de résignation fataliste, l'inquiétait fort" (p. 60), comme l'exprime littéralement l'auteur, qui fait encore ce constat : "Depuis des siècles que le terrible fléau désolait la Double, l'habitant s'était accoutumé à vivre avec l'ennemi, à être malade, voire décimé rigoureusement, et cet état morbide, sans cesse aggravé par l'hérédité, avait fini par créer une race dégénérée qui n'avait plus d'énergie, plus le courage de se défendre, et qui lâchement courbait la tête comme sous la faux d'une déesse des Fièvres" (p. 61). Charbonnière, esprit épris de progrès, est prêt, lui, à risquer la nouveauté, aussi bien par son projet d'assèchement des étangs qu'à travers la thérapie essayée sur Sylvia : voyant que la maladie lui résiste, il tente le tout pour le tout en lui faisant prendre des bains d'eau froide, alors que Le Roy insiste sur le fait que la méthode n'est pas éprouvée et l'issue incertaine. Daniel Charbonnière est aussi fidèle au serment d'Hippocrate en choisissant de s'attaquer aux racines du mal, ainsi qu'à ses versants matériel et psychologique.

Le roman traite également de la lutte contre le charlatanisme et les superstitions en mettant en scène le "médecin des fièvres" Gondet, rival direct de Charbonnière, qui concocte pour le petit berger Jannic amoureux de Sylvia un philtre magique, moyennant paiement (p. 140). Gondet est l'exact opposé de Charbonnière ; il agit de manière néfaste. Daniel, lui, est tolérant ; il dit respecter les croyances de chacun : "Je suis un mécréant d'origine huguenote, très respectueux des croyances d'autrui, mais non moins invinciblement attaché à ma foi philosophique" (p. 115).

Alors que plusieurs notables lui dressent un tableau absolument effarant du paysan de la Double, envers et contre tout, le héros veut croire en l'homme : rien ne fera démordre

Daniel Charbonnière de sa foi dans l'humanité. Intérieurement, il prend systématiquement le contre-pied de ces discours de ségrégation sociale : "quand même ces discours n'exagéreraient pas les défauts des paysans, se disait-il, moins ils valent, plus il est nécessaire de les rendre meilleurs en les rendant plus heureux !" (p. 84) (1). Plusieurs notables (le maire de Saint-André, le curé de la Jemaye, le notaire Cherrier...), au demeurant des personnages sympathiques - pour certains d'entre eux, le mettent en garde contre les paysans qu'ils présentent sous des traits obtus, grossiers. Lors de la visite de Daniel à Saint-André, le premier magistrat dresse un portrait accablant de ses administrés : "Le paysan doubleau (...) est d'une habileté que n'embarrassent guère les scrupules (...) Il est ingrat au-delà de toute expression (...) son chien devenu vieux, il l'assomme à coups de pioche pour épargner une charge de poudre (...) Et combien en ai-je vu qui, empressés de mander le maréchal pour un bœuf malade, laissent mourir leur femme sans appeler le médecin. (...) s'il l'emploie, ce médecin qui l'a soigné, lui et les siens, non seulement il ne le paie pas, mais il ne lui témoigne aucune reconnaissance, et ne croît même pas lui en devoir" (p. 66). La suite montre que la description faite par M. du Guat est parfaitement réaliste et se vérifiera, telle une prédiction. Mais Daniel est imperturbablement compréhensif et trouve une explication humaniste aux attitudes les plus indignes. Dès le début, il affirme sans relâche que "sauf en des natures exceptionnelles, le malheur ne dispose guère à la bonté" (p. 67). Lors du procès des assassins de sa nourrice, Charbonnière intervient par une plaidoirie contre la peine de mort, arguant de ce que l'exécution ne ressuscitera pas l'être cher : "laissez là, Messieurs, cette barbare loi du Talion" (...) un assassinat ne peut se réparer par un meurtre juridique", argument qu'il reprend par la suite en conversation avec son ami Claret, le tueur de vipères "je suis triste parce que je ne crois pas qu'on ait le droit de le faire, et aussi parce que cela ne répare rien et ne sert à rien" (p. 271). La peine de mort pèse à Daniel, qui se sent même coupable "car il lui semblait être membre de cette société qui supprimait résolument un homme" (p. 276).

Un scientifique avant tout

Le Dr Charbonnière est un esprit scientifique, qui considère qu'il doit aborder toute chose avec méthode. Ici encore, les exemples abondent : "il faut connaître toutes les données du problème, "noter toutes les circonstances particulières des faits observés" (p. 60-61). S'attaquer aux symptômes seuls ne suffit pas, il faut éradiquer les causes du mal : au curé et à Minna qui devisent avec lui des maux qui rongent la Double, Daniel explique le rôle du quinquina (que le curé appelle "poudre aux Jésuites") : "Le quinquina est bien un spécifique contre la fièvre, mais il coûte cher, et peu de personnes dans nos pays ont le moyen d'en prendre toutes les fois qu'il le faudrait... Et puis, pour évincer la fièvre, ce n'est pas à l'effet qu'il faudrait s'attaquer, mais aux causes" (p. 50).

Pour appuyer son action auprès des autorités, Daniel a rédigé un mémoire qui détaille le phénomène des fièvres paludéennes dans la Double. Sa teneur et sa structure sont données très précisément, jusques et y compris l'épigraphe *homo sum et nihil humani a me alienum puto* (p. 138). Dans ce mémoire, le docteur Charbonnière explique que les étangs de la Double ont été créés par les moines Chartreux de Vauclair (p. 139) et que la contrée de 16 000 hectares est désormais ravagée par les fièvres paludéennes, "la fièvre engendrant la misère et la misère aidant la fièvre dans son œuvre de mort" (p. 139). Les chiffres de mortalité sont donnés dans le détail : 38 ‰ contre 24 ‰ dans le département de la Dordogne, voire 46 ‰ à Echournac, avec une densité d'habitants en conséquence

très faible (14 ha au km²). Charbonnière dénombre alors 300 étangs auxquels s'ajoutent des "marécages sans nombre". Le processus d'infection et la progression des fièvres sont décrits : celle-ci est due à des germes favorisés par la putréfaction d'algues, notamment la conferve bulbeuse (en réalité "conferve bulleuse") dont les spores se situent à la limite du règne animal. Ces spores "se meuvent et leur décomposition multiplie le germe de la fièvre que les moustiques inoculent à l'homme" (p. 139).

Enfin, dans une troisième partie, Daniel propose des solutions pour assainir le pays et prémunir la population contre "une fièvre pernicieuse contractée dans cette contrée homicide" (p. 220) : suppression des étangs et mise en prairie, création d'un réseau de routes rayonnant à partir d'Echourgnac, mise en place d'un système de drainage à ciel ouvert pour dessèchement et reboisement, construction de fours à chaux pour l'amendement du sol, plantation de vignes pour "remplacer par du vin l'eau malsaine dont s'abreuvent les malheureux paysans" (p. 140). À ces mesures s'ajoutent l'établissement d'écoles dans chaque village de la Double et l'érection d'Echourgnac en chef-lieu de canton. Les solutions proposées prennent donc en compte les aspects sociaux et l'aménagement du territoire. Il est à noter que le vin, chez Le Roy, est encore considéré comme un fortifiant et une source de bienfaits.

Ombres et lumières

Au-delà de son engagement et des valeurs qu'il incarne, Daniel n'en est pas moins homme et parfois le jouet d'un certain nombre de circonstances qui le mettent en porte-à-faux avec lui-même. Ainsi, sa relation avec Sylvia, la mère de ses enfants, n'est pas dénuée d'un certain nombre d'ambiguïtés : après avoir été sauvé de la typhoïde par le médecin, la jeune fille considère qu'elle lui appartient au sens propre, l'appelle « maître », puis, par la suite "père". Elle se réjouit d'être belle parce qu'il sera satisfait, dès qu'il cèdera à ses charmes, "lorsque tu voudras prendre ton bien" (p. 148) ; puis, "ô maître, prends-moi" (p. 148). Enfin, lorsqu'il sort de la prison, envers et contre tout il "positive" et, se réjouissant de retrouver les siens, au lieu de constater le manque et l'absence, il tient un raisonnement stupéfiant : "C'est une merveilleuse chose que le plaisir soit ainsi lié à la souffrance et que, plus grande est celle-ci, plus grand est celui-là !" (p. 215). Dans l'édition de 1981, Robert Vrigny loue le fait que le personnage d'Eugène Le Roy ne soit pas fait d'un seul tenant, et qu'il ait aussi un côté obscur : "à l'instar de Gide, ce que j'aime chez un écrivain et dans une œuvre, c'est le "tremblement", c'est la part d'ombre qui échappe à l'analyse, le flou qui corrige la rigueur, et par rapport au son fondamental, la variété des harmoniques" (p. V).

Un saint laïc

Parmi les ambiguïtés, et non des moindres, on trouve la religiosité qui habite le personnage. Le médecin fait preuve, dans ses projets, d'une indomptable persévérance et, parfois, d'obstination : l'état de la jeune Sylvia, habitante du moulin situé sur ses terres, paraît presque désespéré lorsque Charbonnière la prend en charge, mais à force d'entêtement, le médecin réussit à la guérir en prenant des risques. Par ailleurs, comme le fait observer Vrigny, le combat de Daniel Charbonnière est comparable à une passion religieuse (p. IV). Bien que ne croyant pas à une transcendance, il semble mû par une force supérieure. En bon calviniste, Daniel est imprégné de culture biblique, comme le montre cette référence au texte sacré dans le discours qu'il tient à Minna au début du roman : "Vous êtes catholique, dévote et inébranlablement attachée à la religion qu'on vous a inculquée dès l'enfance (...) Vous ne pourrez pas me dire, comme Ruth à Noémi, "ton

Dieu sera mon Dieu” (p. 115). Enfin, l’un des deux derniers livres qui restent à Daniel après le lynchage de sa nourrice et l’incendie du Désert est une Bible, sans doute sauvée parce qu’il l’avait déjà emportée dans la bergerie.

Apprenant, à sa sortie de prison, la mort de Gondet dans la déchéance, Charbonnière se récrie que, s’il avait été là, il ne l’aurait pas laissé mourir comme une bête. La Sicarie, sa nourrice, lui fait observer que ce Gondet, malgré les soins reçus, a essayé d’empoisonner le troupeau de brebis et y a partiellement réussi. À quoi Charbonnière répond en utilisant une métaphore, presque une parabole : “Nous n’en voudrions pas à un aveugle de nous heurter dans le chemin ; pourquoi en vouloir à un homme dont la conscience est aveugle et sourde, parce qu’il nous a nui ?” (p. 216). Enfin, Daniel rend régulièrement visite à la jeune Espagnole lentement assassinée par un mari jaloux. Ce dernier refuse de lui accorder l’onction d’un prêtre. C’est alors Daniel qui reçoit la confession et répond : “Ayez confiance ! Endormez-vous en paix : votre existence est purifiée par le repentir, la douleur et la mort !” (p. 222). Il se comporte en pasteur là où manque le prêtre assermenté.

À mesure que son horizon s’obscurcit, Daniel tient de manière accrue un discours empreint de religiosité. Ainsi prêche-t-il à sa compagne, qui déplore la condition qui est faite à son héros : “il n’arrive rien à personne qu’il ne soit en état de porter” (p. 250). Comme le dit encore Robert Vrigny, Eugène Le Roy a “tissé pour son héros une étoffe qui “me semble, par certaines nuances, assortie à la tunique des premiers chrétiens” (page V). Daniel a d’ailleurs reçu une éducation religieuse puisque c’est dans un livre édifiant que sa tante Noémi lui a appris à lire dans “la Sapience de Jésus, fils de Sirach” (2). Plus que l’un des “premiers chrétiens”, c’est le portrait d’un homme issu de la communauté réformée que Vrigny dresse : ce n’est certainement pas un hasard, si la demeure familiale de Charbonnière s’appelle “le Désert”, si cette maison comporte une cachette, qui d’ailleurs sert à Sylvia lors de la venue des gendarmes. Outre les références bibliques nombreuses, on sait qu’Eugène Le Roy aurait souhaité intituler son œuvre “Le Parpaillot”, volonté que l’éditeur n’a pas respectée. L’idée de cet “apostolat laïc” n’étant pas très vendeuse, demeurent, paradoxalement, les lumières d’un “saint protestant” pour transcender la trivialité, et incarner la misère comme un sacerdoce.

Le rousseauisme d’Eugène Leroy

Charbonnière semble être un déiste glorifiant, à l’instar de l’auteur, les forces de la nature : il n’hésite pas à cultiver les champs, à s’occuper des bêtes (p. 117-118). En effet, il oppose à la “loi barbare des hommes”, celle de la nature (p. 222). Considérant l’amour que Sylvia lui porte et son union avec elle, Daniel juge que “tout bien examiné”, il faut se décider “sans effort à écarter toutes les considérations de fortune et de caste pour suivre les lois de la bonne vieille nature, qui ne se soucie point de l’argent et ne connaît pas les distinctions de rang créées par l’orgueil humain” (p. 136). Le héros, toutefois, accorde une grande importance au sens moral, en attribuant le mal et les élans néfastes chez l’homme à un défaut d’éducation. À propos de Gondet, il raisonne ainsi : “il était mal né, sans doute, mais combien l’ignorance, la misère, l’absence de toute éducation morale avaient développé ses défauts et ses vices !” (p. 217). Le côté rousseauiste de Le Roy a été magistralement analysé par Xavier Darcos (3). Il y a, dans l’œuvre de Le Roy, rappelle-t-il, un “va-et-vient (...) entre une pensée protestataire ou réformiste et une complaisance à l’ordre saisonnier et ancestral de son terroir dont il craint et dénonce la dégradation. En héritier de Rousseau, Eugène Le Roy écrit un hymne à l’art de vivre à la

campagne” (4). En outre, l’ambiguïté perceptible entre “idéal républicain et laïque” et “célébration d’une société homogène et morale” (...) “reconstitue, sans le savoir, le dilemme de Rousseau, balançant entre la certitude que le bonheur de l’homme passe par une vie en harmonie avec l’ordre naturel et l’évidence que le “bon sauvage” n’est pas un modèle social adapté aux évolutions collectives” (p. 3). En conséquence, Le Roy nous décrit Charbonnière comme un esprit absolument étranger à l’inhumanité de la machinerie administrative. Dans la droite ligne de son humanisme et de son rapport désintéressé à l’agent, il décide de transmettre son mémoire aux autorités afin de les inciter à agir : “stimulé par des espérances largement optimistes, qui témoignaient d’une absolue ignorance de l’esprit administratif, le docteur commença incontinent une copie de son mémoire” (p. 138).

Les apports de l’adaptation télévisée

L’Ennemi de la Mort a été porté à l’écran en 1981, pour la chaîne publique Antenne 2, par le réalisateur Roger Kahane, sur la base d’un scénario de Roger Virgny, qui a aussi écrit les dialogues. Cette adaptation télévisée est structurée en quatre épisodes : Le Royaume des fièvres, La Rupture, Les Persécutions, L’Accomplissement. Le livre, un roman du terroir, ou “roman rustique social” selon Vernois cité par Darcos, permet, mieux que la série, de cerner certains éléments, tels que l’origine des fièvres donnée par le mémoire de Daniel. Par ailleurs, la position de Daniel en matière de morale est revisitée : “Le docteur Charbonnière, il a pas de morale, mais il a un beau petit garçon”, lui fait dire Virgny, des termes qui seront repris par sa compagne Sylvia, mais uniquement à l’écran. L’adaptation télévisuelle fait cesser l’action avant la mort des enfants conçus avec Sylvia, et avant celle de la jeune femme ; elle trouve ainsi une fin plus ouverte et donc plus optimiste. Cependant, si elle prend quelques libertés avec le récit et supprime certains épisodes, si elle atténue quelque peu le caractère radical de la posture de Daniel, la mini-série est, dans une large mesure, fidèle à l’esprit de l’œuvre d’Eugène Le Roy.

Une voix isolée dans le concert du monde

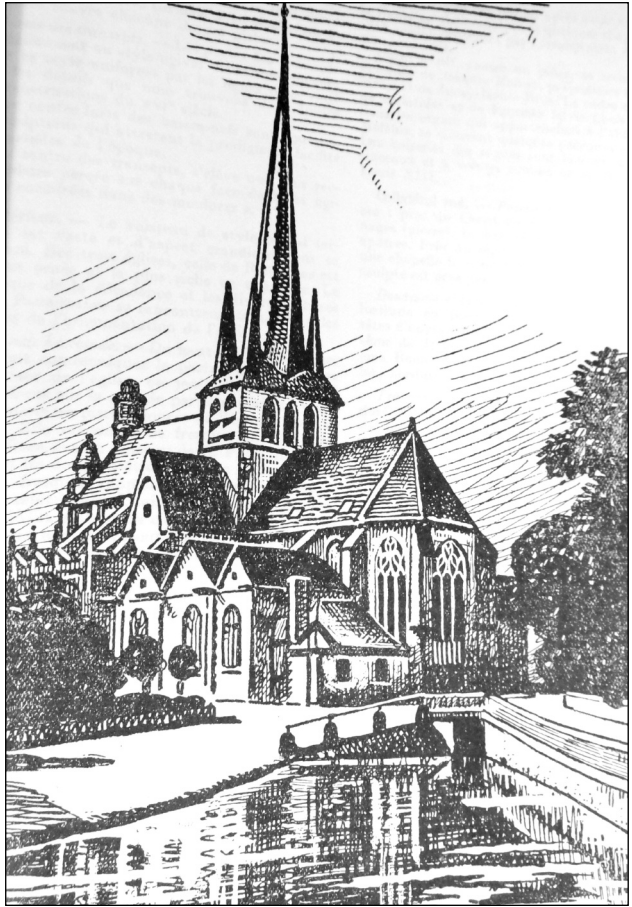
Sur le plan humain, Le Roy nous propose un idéal de personnage positif auquel peuvent s’identifier les femmes et les hommes de bonne volonté à la recherche de modèles leur indiquant ce qu’il est humainement possible d’entreprendre pour améliorer le monde qui nous entoure. Le destin de Daniel est résumé par le maire de Saint-André, dès l’exposé des obstacles en début d’ouvrage : “tout ce que vous pourrez faire, c’est d’être un précurseur ; de jeter quelques graines qui lèveront peut-être plus tard. Le rôle n’est pas sans grandeur, mais il ne va pas sans des éventualités fâcheuses et exige le sacrifice de toute une vie” (p. 65). Le personnage de Charbonnière, excessif dans l’altruisme, marque par son exemplarité. Il n’est sans doute pas fortuit que la générosité immense de ce personnage de fiction ait été attribuée à un homme ayant fait le serment d’Hippocrate : les figures d’une telle trempe humaniste font cruellement défaut, en tous cas dans tous les domaines qui ne relèvent pas de la médecine, tant en ce début de XXIème siècle que dans la Double du début du XIXème siècle. Pour reprendre les mots de Virgny, “ce qui rend le personnage de Daniel si pathétique, ce n’est pas le credo qu’il incarne, ni le message qu’il transmet, c’est la fragilité de sa voix dans le concert du monde” (p. V).

Annexe : un rapprochement avec des faits survenus dans l’Aube

Un litige portant sur une demande d’assèchement d’un étang se déroule entre fin 1862 et début 1863 dans l’Aube, dans la commune des Riceys, plus précisément les “Riceys-

le-Bas" (arrondissement de Bar-sur-Seine). Il implique le docteur Gabiot, médecin des épidémies de l'arrondissement d'un côté, et le conseil municipal de l'autre. L'affaire nécessite en outre l'intervention du ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, qui, à son tour, demande l'intervention du comité de salubrité (5).

L'épidémie qui s'est déclarée dans la commune en 1862 est une fièvre typhoïde doublée de dysenterie. Le préfet de l'Aube, Isidore Salles, qui fait suivre son rapport au ministère de l'agriculture, est à l'écoute du médecin. Dans un premier temps, le ministre semble d'ailleurs vouloir faire droit à la demande : "Je vous remercie de l'envoi de ce document que je fais mettre sous les yeux de l'Académie Impériale de Médecine, et j'appelle votre attention toute particulière sur l'influence nuisible d'un marais, existant à Riceys-bas, et dont l'insalubrité peut, d'après le rapport susmentionné, être considé-



A travers le Barséquanais. Histoire, monuments, curiosités, par Maurice Robert, député de l'Aube, membre de la Société française d'archéologie. Préface d'Edouard Herriot, ancien président du Conseil. Gravure sur bois p. 113, sans indication d'auteur.

rée comme une des causes qui ont déterminé les maladies dont il est ici question. Veuillez, Monsieur le Préfet, aviser aux moyens de détruire, le plus tôt possible, ce foyer d'épidémies" (6). Toutefois, l'affaire n'en reste pas là et il y a un coup de théâtre, car, par lettre du 15 décembre 1862, le sous-préfet informe le préfet que le conseil municipal a délibéré à l'encontre des travaux d'assèchement : "En vous adressant le 13 septembre dernier le rapport du médecin des épidémies de mon arrondissement sur l'épidémie qui a régné dans la fraction des Riceys-Bas, je vous ai annoncé que j'avais invité l'autorité locale à prendre des mesures pour obtenir la suppression du marais, qui d'après le rapport, devait être considéré comme la cause de la dite épidémie. / Par votre lettre du 12 courant, vous demandez quelles sont les mesures qui ont été prises à cet égard. / J'ai l'honneur de vous transmettre la délibération par laquelle le conseil municipal des Riceys

énonce que la cause de l'épidémie ne pouvant être attribuée à l'existence du marais des fossés, il n'y avait pas lieu d'en opérer la suspension".

En effet, deux lettres au préfet, de mars et de juin 1863, indiquent que le ministre de l'agriculture s'est entre-temps rangé à l'avis des édiles. Le 3 mars, le ministre évoque "le rapport de M. le docteur Gabiot et la délibération du conseil municipal des Riceys, au sujet de l'épidémie (...) dont la cause semblait (7) devoir être attribuée à l'existence d'un marais au hameau de Riceys-Bas". Il parle ici déjà à l'imparfait. Puis, par lettre du 16 juin 1863, après avoir noté la propension du préfet de l'Aube à souscrire à l'avis du médecin des épidémies, il invite ce dernier à saisir le conseil départemental d'hygiène et de salubrité, pour trancher le litige : "J'ai reçu (...) copie d'une délibération par laquelle le conseil municipal des Riceys énonce que la cause de l'épidémie (...) ne peut être attribuée à l'existence d'un marais, dont l'insalubrité suivant le rapport du Docteur Gabiot (...), pouvait être considéré comme une des causes qui ont déterminé la dite maladie. Bien que vous paraissiez porté à partager cette opinion, je crois devoir, Monsieur le Préfet, vous prier de soumettre la question à l'examen du Conseil d'hygiène départemental qui appréciera les considérations invoquées par le Conseil municipal. Je vous serai obligé de me faire parvenir l'avis des hommes compétents dont se compose le conseil d'hygiène & de salubrité". Or le 8 février 1864, ledit conseil de salubrité départemental tranche en défaveur du médecin et du préfet : "Après avoir lu et examiné avec le plus grand soin le rapport de M. le Dr Gabiot et la lettre du conseil municipal des Riceys, 1° attendu d'une part que l'opinion de M. le Dr Gabiot sur l'influence des marais dans la production de l'épidémie de fièvre typhoïde et de dysenterie est émise seulement sous forme dubitative, 2° attendu d'autre part qu'il résulte de la lettre du conseil municipal qu'avant et pendant l'épidémie l'eau a toujours été courante dans les dits marais, Est d'avis qu'il n'y a pas lieu d'obliger la ville des Riceys aux dépenses nécessaires pour combler les dites fossés". L'affaire est ainsi close et le "marais" très probablement à l'origine de maux comparables à ceux décrits dans *l'Ennemi de la Mort* restera en place.

NOTES

- (1) "Daniel soupçonnait dans ces jugements identiques un pessimisme d'habitude et de situation né de préjugés héréditaires", (p. 840 de l'édition de 1981).
- (2) "titre grec ordinaire du livre communément appelé l'*Ecclésiastique*, mis par les uns au rang des livres canoniques de l'Écriture, & par les autres au rang des apocryphes", *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, dir. Diderot et d'Alembert, s. la dir. de DIDEROT et D'ALEMBERT, http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?a.109:175:1/!var/artfla/encyclopedie/textdata/image/ (consulté le 27 mars 2016).
- (3) DARCOS X. - "Le paradoxe rousseauiste d'Eugène Le Roy", in : *Recueil "Eugène Le Roy"*, Fanlac, 2004.
- (4) *Ibid.*, p.3.
- (5) AD Aube, cote 5M352, liasse 1862.
- (6) *Ibidem*, lettre du 1er décembre 1862 du ministre au préfet.
- (7) Souligné par l'auteur.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

Imprimés

DARCOS X. - Le paradoxe rousseauiste d'Eugène Le Roy *Recueil "Eugène Le Roy"*, Fanlac, 2004.
 LE ROY E. - *L'Ennemi de la Mort*, Paris, Calmann-Lévy, 1981.

L'ENNEMI DE LA MORT OU LA LUTTE CONTRE LE ROYAUME DES FIÈVRES

VRIGNY R. - Préface, in *L'Ennemi de la Mort*, Paris, Calmann-Levy, 1981.
Sources archivistiques
Archives départementales de l'Aube, cote 5M352, liasse 1862.

RÉSUMÉ

L'intrigue de l'Ennemi de la Mort, ouvrage paru en 1908, un an après la mort de l'écrivain Eugène Le Roy, est dressée succinctement : en 1820, le jeune médecin Daniel Charbonnière, d'origine huguenote, revient au pays de la Double. Il est un temps séduit par sa cousine Minna de Légé à qui il sauve la vie. Cependant, estimant que leur degré inégal de fortune est une barrière, il se refuse à celle qui, très croyante, épousera le neveu de son directeur de conscience. Le médecin se montre désintéressé et engagé auprès de ses malades atteints de fièvres paludéennes provoquées par les eaux des marais. Il forme le projet de faire assécher ces étangs, et, avec l'aide d'un maire et d'un curé, propage la vaccine. Il sauve par ailleurs la vie d'une adolescente qui deviendra sa compagne. En butte au charlatanisme et à l'hostilité des propriétaires d'étangs, Daniel Charbonnière est roué de coups par les paysans lors d'une foire. Spolié par sa cousine très aigrie, le médecin part, avec femme et enfant, habiter une bergerie vétuste. Les persécutions se poursuivent ; les paysans excités par les autorités religieuses assassinent la nourrice de Daniel et profanent les tombes familiales. Le médecin terminera sa vie dans la solitude. Le portrait du médecin dressé dans ce roman est ensuite analysé plus en détail ; sous l'aspect de ses convictions et de son engagement humaniste qui ne souffre aucune concession à une société gouvernée par l'argent, Daniel Charbonnière apparaît comme un praticien libre-penseur et tolérant, un scientifique et un véritable esprit des Lumières.

Cette analyse est suivie par la brève évocation d'un litige survenu en 1862 dans la commune des Riceys (Aube), autour d'un étang dont le médecin des épidémies, le Dr Gabiot, réclame l'assèchement, afin de lutter contre une épidémie de typhoïde et de dysenterie. Ce médecin s'est heurté aux autorités civiles locales et, malgré le soutien du préfet, n'a pas eu gain de cause.

SUMMARY

The plot of the Ennemi de la Mort, published in 1908, one year after the death of the author Eugène Le Roy, is briefly presented: in 1820, the young practitioner Daniel Charbonnière, who is of Huguenot origin, comes home to the French "Double"-region in Dordogne. For a while, he is enticed by his cousin Minna de Légé, having saved her life. But, as Charbonnière thinks that their inequality of wealth is a barrier, he disregards her desire, which leads the very devout cousin to marry the nephew of her spiritual adviser. Daniel Charbonnière shows himself a disinterested physician, dedicated to the ill peasants suffering from malaria caused by the waters of the Double marshes. He aims to obtain the dry draining of these pools. With the help of a mayor and a priest, the physician also distributes inoculation against poxes and, otherwise, saves the life of a young lady, who later on becomes his companion. Confronted with charlatanry and the hostility of the landlords owning the pools, Daniel Charbonnière is beaten up by the peasants. Dispossessed by his very embittered cousin Minna, the physician goes to live with his wife and children in a decrepit sheep shelter. The persecutions go on and the peasants, instigated by the clergymen, murder Daniel's wet nurse and profane his ancestor's tombs. He ends his life in loneliness. The character of the physician is then analyzed more thoroughly ; under the aspect of his convictions and his humanistic engagement, in the name of which he doesn't accept any accommodation with a wealth-driven society, Charbonnière appears as a freethinker and a very indulgent practitioner, a scientist and a wholehearted mind shaped by the Enlightenment's spirit.

In appendix to this analysis follows the rapid description of a litigation, which occurred in 1862 in the village of Les Riceys (Aube district), about a pool, of which Dr. Gabiot, the physician in charge of the epidemics, struggled to obtain the dry draining, in order to eradicate typhoid fever and dysentery. This practitioner stumbled upon the local public authorities, and, despite the support of the prefect, lost his fight.